

Les 184 pages des 24 numéros parus étaient égayées d'illustrations dues au crayon, entre autres, du professeur Oscar Pletsch, de Michel Engels, de Fenny d'Huart et, comme nous l'avons déjà dit, d'Oscar Belanger. Ce n'étaient pas tous des chefs d'oeuvre. Ludwig Richter avait également été abordé par Charles Mersch. Mais le célèbre xylographe dut décliner sa collaboration à cause de l'état déplorable de ses yeux;⁶⁾ il devait d'ailleurs mourir en 1884.

A chaque numéro Mersch annexa une chanson mise en musique par H. Oberhoffer et surtout par L. Menager qui composa 17 mélodies.⁷⁾ Il est presque inutile de relever qu'au point de vue commercial la jeune revue n'était viable que grâce à l'aide financière de Charles Mersch. Aussi sombra-t-elle avec la mort de son directeur. Ce ne fut que trente ans plus tard que le flambeau tombé des mains de l'éditeur de «Komm mit mir» fut ramassé par Arthur Hary, fondateur de la revue pour enfants «Noch sind die Tage der Rosen».⁸⁾

En 1884, sept ans après le recueil de quelque 300 rimes enfantines sélectionnées par Edmond De la Fontaine, parut chez V. Buck, au prix de 3 francs, l'oeuvre maîtresse de Charles Mersch — «die noch heute bedeutsame volkskundliche Sammlung»^{8)bis}: — «*Die Luxemburger Kinderreime*» préfacée par l'abbé J.B. Klein. Le recueil d'environ mille morceaux constitue un travail consciencieux de grande valeur. S'il n'était depuis longtemps épuisé, ce livre aurait gardé son actualité pour les rares mamans qui chantent encore avec leurs enfants. Quant aux folkloristes, ils trouveront ample moisson dans «L'Annexe critique» de quelque 50 pages qui contient aussi la liste des nombreuses et précieuses sources consultées par Mersch. Un supplément, élaboré par J.-N. Moes, parut dans les numéros 51 et 52 de «Das Luxemburger Land», donc quelques semaines après la mort de Charles Mersch.

Il est curieux de constater que Mathias Tresch, bien que citant Charles Mersch à différentes reprises, n'ait pas jugé nécessaire de lui consacrer quelques mots dans sa «Chanson Populaire Luxembourgeoise» (1929 chez V. Buck).

On peut admirer la finesse des poésies de Charles Mersch et, à l'instar d'Albert Hoefler, être enclin à voir en lui la figure poétique la plus pure de notre littérature du 19^e siècle.⁹⁾ Mais — comme le fait V. Molitor — à le considérer comme «génial», c'est aller trop loin.¹⁰⁾

C'est ainsi que les réminiscences d'un voyage au Rhin entrepris en août 1883: «*Leben am Rhein*» et «*Rheinwein*» (Luxemburger Land, 2. Jhg. pp. 465, 568), ne valent sûrement pas tant d'éloges. Par contre «*Reiterlied*» et «*Der Krieger und sein Roß*» (idem 1884, pp. 25, 321) peuvent supporter la comparaison avec Körner. «*Bleib ewig jung*» (idem, p. 65), en des vers à mon sens médiocres, et «*Einem jungen Kinde gewidmet*», en des vers mélodieux, décrivent la nostalgie de la jeunesse.

Il est intéressant de comparer deux poésies dans le même numéro (39) de «Das Luxemburger Land». L'une d'elles «*Der Zugvogel*», est de Batty Weber qui avait alors 23 ans. Rythmée comme la démarche que l'ami de Mersch garda si élastique durant toute sa vie, elle reflète aussi ce robuste optimisme si carac-